Publication de la  Société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT.

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé . .	10 c.
Pour Paris :	
Trois mois.	1 fr. 25
Six mois.	2 50
Un an	5 »

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

Pour la Province et l'Etranger :	
Trois mois	2 fr. 50 c.
Six mois	5 »
Un an . . . . , ...	10 »

On s'abonne, pour l'Étranger, chez Franck, successeur de Brockhaus, à Paris et à Leipzig.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressées à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'Ecole de médecine, à Paris. — Toutes les lettres ou demandes venues de Pologne, de Russie ou d'Autriche doivent être envoyées affranchies à la librairie Franck, à Leipzig.

2e Année. — Numéro 14. — 26 Août 1849.

La situation européenne.

Les nouvelles accablantes de la Hongrie, et l'apathie avec laquelle elles sont reçues en Occident, rendent de plus en plus imminentes et nécessaires les catastrophes vengeresses, lentement préparées par la justice divine pour l'Europe civilisée. Dès que la digue danubienne qui retenait encore l'avalanche de la barbarie aura été totalement emportée, alors ce sera le tour de l'Allemagne et de la France d'entrer, elles aussi, dans la période des expiations pour tous les scandales qu'elles donnent depuis deux ans, comme on dit à Pétersbourg. La résolution du tsar ne variera pas. Sa mission, comme il vient de le répéter aux représentants de la France près de son cabinet, est de rétablir l'ordre *partout*. Qu'on pèse bien ce mot partout! La situation européenne est claire. Il faut que dans toute son étendue l'Europe redevienne monarchique, et cela à la manière dont l'entend le tsar : sinon elle sera traitée en rebelle, en coupable qui mérite les derniers châtiments. Désormais c'est la Sibérie et ses cachots glacés qui s'ouvre comme un établissement pénitentiaire universel pour tous les délinquants politiques, pour tous les proscrits du monde civilisé.

C'est à ce résultat que nous conduit inévitablement l'abandon de la cause hongro-polonaise Si elle veut éviter son sort, l'Europe entière n'a pas trop de toutes ses forces libérales combinées pour remplacer la seule Hongrie en face de l'alliance austro-russe. Ce qui a perdu la Hongrie perdra tout aussi sûrement la France elle-même, du jour où, lassés d'infamie, ses gouvernants voudront réparer enfin leurs fautes accumulées. Ce qui a ruiné les héroïques Maghyars, c'est leur isolement, c'est le manque de solidarité entre eux et leurs voisins. Nos craintes tant de fois répétées sur l'issue définitive de cette lutte de géants se trouvent justifiées au delà de toute attente. La race maghyare, à elle seule, ne pouvait pas physiquement repousser tant d'assauts. Il n'aurait pas fallu organiser la résistance au nom et au profit d'une seule nationalité. Il fallait appeler à un rôle égal, à une part égale de droits dans la diète et dans l'État, tous les peuples et toutes les langues de la Hongrie. Dût-il en coûter les plus grands sacrifices d'orgueil, il fallait absolument se concilier les Slaves, en renonçant vis-à-vis d'eux à toute prétention quelconque de suprématie. Loin de penser ainsi, les chefs Hongrois voyaient d'un œil jaloux leurs auxiliaires polonais eux-mêmes. A plusieurs reprises, Bem et Dembinski durent se démettre de leur commandement : on se refusa avec obstination à détacher, comme ils le voulaient, un corps expéditionnaire dans les provinces méridionales de Pologne, pour y soulever le peuple, en proclamant hautement à Pest, comme dans les camps, l'identité, la solidarité irrévocable des deux insurrections.

Nous le répétons, ce manque de fraternité internationale qui a perdu les héros Maghyares perdra bientôt de même tous ceux des peuples de l'Europe qui ne sont pas encore devenus Russes, s'ils ne renoncent pas généreusement à toute prétention de domination les uns sur les autres, pour se coaliser tous ensemble dans une égalité et une liberté sincères contre l'ennemi commun des nationalités et de leur indépendance. Tous les despotes sont devenus frères; tous leurs esclaves se sont laissé

river à la même chaîne et obéissent au même mot d'ordre. L'Europe libérale est perdue, si elle ne forme pas, elle aussi, une seule et même famille.

Correspondance de Londres.
Les souscriptions britanniques.

L'opinion publique en Angleterre se manifeste d'une manière admirable en faveur de la cause hongroise. Tout en respectant cette expansion des sentiments populaires, nous croyons cependant qu'il n'est pas inutile d'en indiquer la valeur réelle. En feuilletant par hasard l'Annuaire pour l'année 1792, nous y avons trouvé ces paroles qui nous rapellent des souvenirs déplorables. « Il est digne de remarque qu'au moment même où les despotes détruisaient la liberté en Pologne, la Grande-Bretagnerévélait ses sympathies généreuses par une souscription polonaise. Les hommes les plus respectables du pays, de tous les partis et de toutes les communions, s'unissaient pour assister le roi et la république dans leur lutte d'indépendance sur la Vistule. » Le comité choisi pour recueillir les fonds disait : «La nouvelle de ce mouvement en leur faveur relèvera peut-être les espérances des Polonais, en les assurant de la continuation de nos efforts énergiques. » C'était le 10 août, et le 27 septembre on convoqua une assemblée pour annoncer la chute de la Pologne et restituer aux souscripteurs leurs fonds, qui s'élevaient à 100,000 francs. Le comité fit alors cette déclaration : « Nous avions quelque espérance d'appuyer le peuple polonais autant qu'il était en notre pouvoir. Cette espérance n'existe plus. Les efforts les plus héroïques des Polonais, auxquels a manqué un appui efficace, n'ont pu vaincre les forces supérieures de leur ennemi. »

Ainsi, pendant que d'honnêtes Anglais, indignés de la lâcheté de leur gouvernement, envoyaient des encouragements à ceux qui combattaient pour la liberté, le sabre s'échappait des mains qui l'avaient longtemps porté si courageusement. Pitt, probablement pour montrer ce qu'il pensait de l'opinion publique en Angleterre, encouragea lui-même le démembrement de la Pologne, et se lia de l'amitié la plus cordiale avec les assassins d'un peuple.

Il est inutile de montrer l'analogie trop frappante entre ces faits anciens et ceux qui s'accomplissent aujourd'hui sous nos yeux relativement aux Hongrois, entre le cabinet britannique de 1792 et celui de 1849, et entre les meetings des deux époques. Puissions-nous seulement ne pas avoir bientôt à poursuivre jusqu'au bout ce triste parallèle! O...

De la publication de la Charte autrichienne en Croatie et de ses conséquences.

Une circulaire du cabinet autrichien que Ielatchitj vient de publier remplit en ce moment tous les patriotes slaves du Midi d'angoisse et d'indignation. Cette circulaire, abolissant d'un trait de plume toutes les anciennes franchises de la Croatie, prétend les remplacer par les dispositions générales et unitaires de la charte octroyée du 4 mars. Un pareil coup d'État, s'il réussissait, porterait au slavisme méridional un coup plus mortel que ceux qui lui ont été portés jusqu'à présent. Aussi le haut conseil banal des trois royaumes illyriens a-t-il soumis cette circulaire à une discussion des plus vives, dont le résultat a été le refus formel de ce conseil gouvernemental d'obtempérer au vœu d'Ielatchitj et de la cour. Sur la motion d'un de ses membres, d'Ivan Kukulievitj, le conseil banal en a appelé du ban séduit à l'Assemblée générale des trois royaumes, déclarée seule compétente pour décider une aussi grave question.

La *Sud-Slawische Zeitung*, dans ses derniers numéros, examinant l'étrange conduite du ministère autrichien vis-à-vis d'un pays en possession, comme la Croatie, d'une constitution antique, accuse sans détour le ministère de *rébellion*. « Ainsi, dit-il, on nous avait bercés de fantastiques espérances, comme des enfants qu'on amuse avec des bulles de savon : et maintenant on nous présente l'inexorable arrêt de la destinée, on nous ordonne impérieusement de nous soumettre, et de renoncer aux idées que nous avons sucées avec le lait, et qui se sont identifiées à toute notre existence. Nous avons toujours dit que l'introduction de la charte octroyée du 4 mars dans notre pays y rencontrerait une résistance dont l'Autriche aurait à se repentir... Nos pronostics reçoivent aujourd'hui leur confirmation officielle. L'opposition qui se prononce parmi nous contre cette charte nouvelle ne vient pas d'un parti auquel on pourrait reprocher de l'exaltation juvénile ou des complots démagogiques. Le parti qui résiste est le parti des hommes de droit, des magistrats intègres qui ne connaissent que la loi. Ce ne sont pas des idéologues ou de capricieux journalistes qui ont protesté les premiers contre la publication dans notre pays de la charte du 4 mars. Ce ne sont pas les masses populaires aveuglément poussées par des hommes de révolution ; ce sont les conservateurs mêmes, les hommes intéressés par position au maintien de l'ordre; c'est notre tribunal suprême; c'est notre conseil banal qui, malgré son extrême modération, a repoussé à l'unanimité les prétentions anti-constitutionnelles du cabinet d'Autriche. Si l'on considère de quels éléments contre-révolutionnaires se compose notre conseil banal, qui vient de répondre par un si énergique refus au projet ministériel, on comprendra quel accueil ce projet doit rencontrer dans toutes les autres classes de la population croate. Notre conseil banal peut parler haut, car il a derrière lui tous ses concitoyens, jeunes et vieux, grands et petits, tous animés d'un même amour pour nos droits nationaux et pour nos institutions historiques. »

Voilà donc la récompense décernée aux Croates pour les longs et incalculables services qu'ils ont rendus à la monarchie. L'Autriche a su avec une machiavélique astuce lancer les Iugo-Slaves contre les Maghyars pour les annuler mutuellement. De toutes les résolutions de la diète

nationale des trois royaumes, l'Autriche n'en a accepté qu'une seule, leur séparation d'avec la Hongrie et leur réunion à l'empire. Mais cette réunion n'a été décrétée qu'à certaines conditions. En adjoignant son pays à l'Autriche, la diète croate de 1848 espérait une fusion avec ses autres frères slaves. Elle espérait obtenir de l'assemblée de Kremsier des garanties d'indépendance que lui refusait aveuglément la diète de Hongrie, devenue exclusivement maghyare. La condition *sine qua non* de l'annexion des Croates à l'Autriche était le maintien de leur autonomie héréditaire. L'Autriche leur avait promis tout cela et plus encore : et voilà qu'aujourd'hui elle veut implanter de force chez eux sa constitution intérieure, qui autorise une centralisation et une bureaucratie de plus en plus allemandes.

Si elle réussissait, cette conspiration du cabinet impérial contre les Iugo-Slaves aurait pour inévitable conséquence de dénationaliser les Croates, de leur enlever toutes leurs institutions et jusqu'à leur langue slave, et d'en faire en définitive des Allemands. Quand on pense que c'est au moment même où les armées slaves de Russie forment son seul appui, que l'Autriche élève contre le slavisme d'aussi brutales prétentions, on ne peut s'empêcher d'attribuer cet acte insensé à l'influence cachée de l'autocrate, et au désir de rendre l'Autriche de plus en plus odieuse à ses derniers *fidèles*. Le cabinet de Pétersbourg verrait avec joie les Iugo-Slaves, désespérant de leur nationalité, finir par se jeter aux bras de la Russie qui du moins est Slave, de préférence à l'Autriche obstinée dans son germanisme. Devenir Autrichiens ou Russes : telle est donc la seule alternative qu'a laissée aux Croates leur séparation d'avec la Hongrie. Un aussi déplorable résultat ne doit-il pas les éclairer, et les porter à remettre en question cet antagonisme maudit entre Maghyars et Slaves, source de tous les malheurs des uns et des autres?

Des actes de la Turquie sur le Danube et de l'avenir que ces actes préparent.

L'étrange conduite tenue par le cabinet ottoman au plus fort de la guerre de Hongrie nous force à porter sur ses actes un jugement sévère, et à montrer sans détour les fruits qu'il recueillera de son apathie. A l'origine des mouvements révolutionnaires du Danube, le divan avait manifesté de louables intentions de résistance à la Russie; mais il se laissa bientôt paralyser complétement par la diplomatie occidentale. La légation française se signala entre toutes par son zèle à éloigner la Porte, d'abord des Moldo-Valaques, puis de l'alliance polono-hongroise. Cette légation, qui se dit républicaine en se faisant l'aveugle acolyte de MM. Titof et Stürmer, développe en Orient une hostilité inconcevable contre toutes les insurrections, de quelque part qu'elles viennent. Hongrois, Allemand, Italien ou Polonais, tout être humain, dès qu'il s'insurge, est sûr de rencontrer comme obstacle en travers de sa route le nom et les agents de la France.

Ce fut donc grâce à l'abnégation du général Aupick que l'habile diplomate et général russe Grabe parvint à étouffer les dernières espérances des révolutionnaires moldo-valaques, en faisant signer au sultan les fatales conventions de Balta-Liman. L'illégalité de ces conventions est flagrante, elles ne peuvent être en rien obligatoires pour les Moldo-Valaques; car elles leur ont enlevé toute participation au choix des deux nouveaux hospodars, que la force seule a imposés aux principautés. En outre, l'occupation militaire stipulée dans ces conventions, et la suspension pour un temps indéfini des assemblées législatives, sont formellement en opposition avec tous les traités antérieurs de Kaïnardji, de Bukarest, d'Akerman et d'Andrinople. Le dernier article des conventions de Balta-Liman suffirait d'ailleurs à lui seul pour infirmer tous les autres : car cet article énonce qu'aucun des traités précédents n'est aboli, et que tous continuent d'avoir force de loi. Or, aucun de ces traités ne donne à la Russie autre chose qu'un droit de garantie, droit qui ne peut s'exercer qu'à l'appel préalable des Valaques eux-mêmes : et l'on sait que depuis longtemps aucun appel des Roumains n'a plus été entendu à Pétersbourg. Les rôles sont intervertis. Le Turc a cessé d'être pour eux oppresseur; il est devenu au contraire leur protecteur véritable contre les envahissements moscovites. Ni les Moldaves ni les Valaques ne sauraient être assez fous pour aller invoquer contre le sultan la générosité du tsar. Ils ne songent plus, au contraire, qu'à faire reprendre à leur pays son antique solidarité de destinées avec le cabinet de Stanbol; et pour y réussir ils cherchent par tous les moyens à se débarrasser du vaste réseau de corruptions et d'espionnage étendu sur eux par le protecteur du Nord. Or il s'offrait aux Ottomans, comme aux Moldo-Valaques, un puissant moyen de briser leurs entraves : c'était d'associer étroitement leur cause à celle des Maghyars et des Polonais. Les dernières proclamations lancées par Bem en Moldavie, à la suite de ses soldats, avaient fait entrevoir aux Roumains un protectorat moins dangereux pour eux que celui de Nicolas. Les patriotes moldo-valaques allaient se créer un nouvel avenir par une médiation sagement ménagée entre les Hongrois et les Ottomans, dans le but de tourner les uns et les autres contre l'oppresseur commun de leurs nationalités respectives. L'absence de toute manifestation sympathique de la Porte en faveur des Maghyars a fait échouer les plans les mieux combinés par les amis de l'indépendance ottomane.

La Porte conserve pourtant encore un instrument dévoué dans le cabinet de Belgrad. On peut même espérer de voir dans l'occasion la Serbie opposer contre la Russie une résistance bien plus énergique que les Roumains. Car le prince de Serbie n'est pas, comme les hospodars, nommé pour sept ans. De plus, il doit sa haute position uniquement au peuple serbe, et à la Porte, qui a confirmé le choix populaire, malgré la Russie. Alexandre Georgevitj sait que tout son avenir dépend de celui de la Turquie, et

qu'il ne restera sur le trône qu'aussi longtemps que la Porte se maintiendra elle-même indépendante. Mais la Serbie sentait de plus que la puissance ottomane, pour se soutenir contre le colosse du Nord, a besoin d'un appui nouveau, et qu'elle n'en pouvait trouver un plus sûr, plus intéressé que la jeune Hongrie. Une fois coalisée avec les Ottomans, la Hongrie aurait, par contre-coup, garanti la Serbie contre toutes les exigences moscovites. C'est pourquoi le parti de l'alliance maghyare était populaire à Belgrad, comme à Bukarest, comme à Constantinople. C'est pourquoi encore le dernier consul russe en Serbie, Danilewski, avait tourné contre lui la nation entière, indignée de ses perfides intrigues pour soulever, d'un côté, les Slaves de Turquie contre le sultan, et de l'autre, les Turcs contre les Hongrois.

Cette double politique néanmoins n'a que trop bien réussi. Tous les ennemis du prince actuel de Serbie ont été utilisés par la Russie pour fomenter chez les raïas slaves la haine de la Porte. Les agents de Miloch Obrenovitch et de son fils, l'ex-prince Michel, se trouvent en Bosnie et en Bulgarie à la tête du parti moscovite. Le visir de Travnik, Tahir, étant l'obstacle naturel à toutes leurs intrigues en Bosnie, les panslavistes russes s'efforcent de le présenter comme un monstre de barbarie. La presse austro-russe de Croatie, que dirige, par suite d'une position fatale l'ancien chef des patriotes illyriens, Lïudevit Gaï, abonde en déclamations furieuses contre les cruautés des agas bosniaques. Cependant il y a quelques mois, lorsqu'on espérait encore entraîner la Bosnie dans le parti autrichien, le journal croato-dalmato-slavon de Gaï parlait bien différemment du visir Tahir. « Maintenant, s'écriait-il, tous les chrétiens de Bosnie reçoivent une vie nouvelle. Pourquoi leurs malheureux ancêtres ne peuvent-ils ressusciter ? Ils verraient combien est devenu juste le gouvernement de la Bosnie, et que d'un seul coup toutes les avanies ont cessé, comme si elles n'avaient jamais existé. Veuille la Providence donner à Abdul-Medjid plus d'un visir pareil au glorieux Tahir-Pacha, et bientôt l'arbre d'Osman refleurira.»

Aujourd'hui c'est un autre langage, qui paraît, nous l'avouerons, plus conforme à la vérité. Chaque jour on enregistre les griefs des raïas, et l'oppression vraiment incroyable dont ils sont les victimes. Les cachots de Bosnie regorgent de captifs, et les supplices les plus horribles continuent d'y être en usage. Le ban Ielatchitj et son jeune empereur Joseph, c'est-à-dire en définitive le tsar Nicolas peuvent, seuls mettre un terme à tant d'atroces avanies. C'est pourquoi afin de tâter l'état de l'opinion publique en Turquie, on vient de faire révolter, au nom d'Ielatchitj, la Croatie turque. Ces Croates musulmans déclarent officieusement ne vouloir plus d'autre chef et seigneur que le ban de la Croatie lui-même. Par malheur pour Ielatchitj les raïas n'ont fait aucune réponse à cet appel. L'Autriche ne leur paraît pas offrir de meilleures garanties de liberté que la Turquie ; ils attendent mécontents de tout ce qui les entoure, et appelant de leurs vœux des libérateurs qui ne soient pas les Ottomans. En Bulgarie, l'opinion des raïas n'est guère plus favorable à la Porte. Depuis leur fameuse révolte de 1841, où les bandes albanaises semblaient avoir juré leur destruction totale, et où l'on a vu près de vingt mille d'entre ces malheureux se réfugier en Serbie, avec leurs meubles et leurs troupeaux, ils n'ont pas cessé de rêver la vengeance. Une loi martiale à la turque pèse sur eux ; et dans leur impatience de réagir contre le système qui les comprime, ils écoutent avidement les voyageurs et les missionnaires russes qui leur annoncent chaque jour sur un ton nouveau leur inévitable affranchissement par l'empereur orthodoxe. Si l'on passe en Moldo-Valachie, on y retrouve les mêmes rancunes contre la Porte, rancunes surexcitées encore par des proscriptions récentes, dont le protectorat russe fait habilement retomber tout l'odieux sur le Divan.

Ainsi, d'un bout à l'autre de la Turquie d'Europe, les agents russes ne sont occupés qu'à discréditer la Porte aux yeux des raïas, qui pourtant forment en Europe la presque totalité des sujets du sultan : et par un aveuglement incroyable, c'est avec ces Russes mêmes que la Porte compte s'entendre pour maintenir l'ordre dans ses provinces. Ce sont les hommes désignés par la Russie qu'elle y envoie comme commissaires. Ce sont deux créatures dévouées du tsar qu'elle vient de placer sur les trônes devenus vacants de Bukarest et d'Iassy. Enfin le commandement en chef de toutes les troupes turques échelonnées le long de la frontière hongroise est confié à un renégat croate, Omer Ferik pacha, qui ne dissimule nullement ses sympathies autrichiennes.

Ne dirait-on pas que le divan cherche lui-même toutes les occasions d'être trahi ? Heureusement les Moldo-Valaques et les Serbes sont aussi ennemis que possible du protectorat russe. Malgré tout ils soutiennent encore la Porte, parce qu'ils voient en elle un appui contre le tsar. Mais du jour où la neutralité ottomane se changera en alliance ouverte avec l'Autriche et la Russie, de ce jour la Porte cessera d'apparaître aux raïas comme un appui ; et tous seront contre elle, sans en excepter ceux d'entre eux qu'a gagnés la propagande russe, et que le divan espère pouvoir se concilier par ses mille complaisances pour la Russie. Car ceux-là même n'espèrent dans le tsar que parce qu'il caresse leur nationalité, et leur promet d'humilier à leur profit l'islamisme, en les faisant arriver pour le moins au degré d'autonomie des principautés serbe et moldo-valaques. — Par conséquent, une alliance entre la Porte et la Russie ne peut jamais être sincère de part ni d'autre. Fondée sur le mensonge, elle ne peut mener le plus faible qu'à sa ruine. La honte et la chute, voilà donc l'avenir que préparent à la Porte ses agents officiels sur le Danube, s'ils persévèrent dans la ligne de conduite qu'ils ont suivie jusqu'ici.

CYPRIEN ROBERT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.
(Quartier de l'École-de-Médecine.)